

# Le doute est-il un moteur démocratique ?

**Pascal Bruckner**

Au contraire des dictatures et des théocraties qui vivent sur le mensonge et l'embellissement d'elles-mêmes, les démocraties prospèrent dans l'examen permanent de leurs erreurs. L'existence d'une presse libre, d'un parlement, d'une opposition permettent à un régime d'être soumis au feu roulant et quotidien des critiques. Cette faiblesse apparente est en réalité une force qui permet à un peuple dynamique de se réformer en permanence, de ne jamais reposer dans le contentement béat de soi. Le souci d'introspection embrasse également le passé et pousse les opinions publiques à déterrer les pages les plus douteuses de l'histoire nationale : la question de l'apartheid en Afrique du Sud, de l'esclavage et de la ségrégation aux Etats-Unis, du nazisme en Allemagne, du colonialisme et de la collaboration en France, par exemple. Autant de moments sombres de l'épopée nationale qui ont besoin d'être expliqués, éclairés, racontés à tous et dont une collectivité se purge par l'introspection, voire une demande de pardon officiel faite aux descendants des victimes. Ce travail de mémoire est la grandeur et l'honneur des gouvernements libres. Le paradoxe étant que les démocraties paraissent plus corrompues et criminelles que les autres gouvernements parce qu'elles avouent leurs fautes quand les tyrannies les dissimulent et se dépeignent sous des traits irréprochables.

Mais cette culture du soupçon risque toujours de dégénérer en diffamation, en défaitisme facile. L'esprit critique, dressé contre lui-même, se dévore dans une sorte d'auto-cannibalisme et met à se détruire une volupté morose qui ne laisse rien debout. L'hyper criticisme finit alors dans la

haine de soi et n'abandonne derrière lui que des ruines. C'est un peu l'état de la France aujourd'hui qui rumine ses échecs, sa grandeur perdue et se lance dans des grèves à répétition qui ne sont pas des signes de vitalité mais d'épuisement, de dépression nationale.

Reste que s'il faut parfois expier un crime particulièrement grave, une communauté ne peut pas s'excuser d'exister sauf à se dissoudre et à disparaître. L'histoire est faite autant de souvenirs que d'oublis

**« L'histoire est faite autant de souvenirs que d'oublis communs, elle est abolition des dettes de sang contractées par les sociétés humaines entre elles »**

communs, elle est l'abolition des dettes de sang contractées par les sociétés humaines entre elles. Si tous les peuples devaient remâcher leurs doléances respectives, ne rien se passer comme le firent les nationalistes serbes dans les années 90 vis-à-vis de leurs voisins, le monde serait à feu et à sang. Pas plus qu'il n'y a transmission automatique du statut de victime, il n'y a transmission du statut de bourreau. Il faut abandonner l'idée d'une réparation terme à terme des blessures passées : les torturés, les persécutés ne seront pas vengés, aucune compen-

sation financière ne les ramènera à la vie. C'est la vérité historique qui leur est due, non une volonté de punition insatiable de la part de leurs arrières petits-enfants. On ne peut tirer des traites à l'infini sur les malheurs passés, le temps des poursuites doit s'arrêter au bout de quelques générations, une fois le délai biologique respecté et faire place au travail de l'historien. Vient un moment où il faut laisser les morts enterrer les morts, emporter avec eux leurs dissensions. L'oubli est ce qui fait leur place aux vivants, aux nouveaux venus qui ne désirent pas subir le fardeau d'anciens ressentiments. Il est une puissance de recommencement pour les générations qui arrivent.

Mais le mépris de soi est peut-être aussi une forme paradoxale d'orgueil : quand certains à l'Ouest n'admettent la barbarie que pour l'Europe et la contestent aux autres continents, toujours exonérés de leurs erreurs, ils manifestent un paternalisme de la pénitence. Se penser comme les rois de l'infamie, c'est encore demeurer à la cime de l'histoire. Ainsi pour les puissances européennes déclinantes, talonnées par la Chine, le Brésil et l'Inde, la flagellation est-elle un moyen de se hausser du col, de prouver au monde qu'à défaut d'être les meilleurs, elles sont encore les pires. La grandiloquence du remords affiché cache mal le rétrécissement des ambitions et des moyens. Dès qu'une nation, grande ou petite, adopte la rhétorique de la culpabilité, elle entérine son déclin : elle regrette à défaut d'agir. Le jour où les Etats-Unis sombreront à leur tour dans la culture de la pénitence, la chute de l'empire sera proche. ▶

Pascal Bruckner a poursuivi ses études à l'Université de Paris I et de Paris VII, puis à l'École Pratique des Hautes Études. Après avoir commencé de publier dans l'esprit des nouveaux philosophes, il a signé des romans dont *Lunes de fiel* (1981, adaptation cinématographique de Roman Polanski) et *Les Voleurs de beauté* (1997, Prix Renaudot). Il est l'auteur de plusieurs essais publiés aux éditions Grasset : *La Tentation de l'innocence* (prix Médicis 1995), *L'Euphorie perpétuelle ou le devoir de bonheur* (2000), *Misère de la prospérité* (prix du meilleur livre d'économie, prix Aujourd'hui 2002), *La Tyrannie de la pénitence* (2006), *Paradoxe amoureux* (2009).

En collaboration avec Alain Finkielkraut, il a écrit *Le Nouveau désordre amoureux* (1977).

Entre 1992 et 1999, Bruckner a soutenu la résistance croate, bosniaque et kosovare face aux Serbes. En 2003, il était partisan d'une intervention américaine contre Saddam Hussein ; par la suite, il a critiqué les erreurs des militaires ainsi que les tortures perpétrées à Abu Graïb et Guantanamo Bay. Les conceptions qu'il défend au sujet du multiculturalisme ont suscité un débat au niveau international.



pascalbruckner@speakersacademy.fr